

Valérie Valkanap

Chroniques bernoises

Extrait

Récits
Éditions Glyphe

Sommaire

La vie à Berne.....	11
Wischiwaschi.....	15
Schadenfreude.....	19
Kit de survie.....	23
Le sommeil c'est la santé.....	25
Mon premier dîner suisse.....	29
Qui c'est, ce Thuri ?.....	33
Rien ne se perd.....	37
Rachida et moi.....	41
Berner Fasnacht.....	45
Colportages.....	51
Covoiturage.....	55
Les Pieds Nickelés au bureau de vote.....	59
Été indien.....	63
Berne, un vendredi soir de la mi-novembre.....	67
Berne, la ville où il fait bon vivre.....	71
Frau Bouquet.....	75
Head Hunter : pas les Hunger Games, mais presque !.....	79
Il y a toujours quelqu'un au bout du fil.....	83

Distorsion	87
Marre des réflexions gratuites !.....	91
Mon dentiste, cet expert.....	93
Osez réclamer !.....	97
Panne de batterie.....	101
Petrus Brief.....	107
Un coin de paradis de ce côté-ci de la planète.....	111
Traquée par un poulet.....	115
Un apéritif riche.....	119
Végane de toi.....	123
Willkommen	127
Soubassophone insolite.....	131
Coco.....	135
Chez Rosita	139
Blanches colombes au Münster.....	143
Baignade dans l'Aar.....	147
Fritzli.....	151
Espionite.....	155
Canicule.....	159
Bornes bornées.....	163
Tentastic	167
Vendeuse sur appel	171
Chéri.....	175
Alignement sur les grands de ce monde.....	179
Selfies.....	183
Stage d'encadrement (avant le confinement).....	187
L'allumé du corona.....	191
Le supplice du masque.....	195

LA VIE À BERNE

NÉE EN NORMANDIE où j'ai passé mes treize premières années, j'ai vécu en Beauce, travaillé à Paris, étudié en Angleterre, avant de m'installer à Berne où je vis depuis plus de vingt ans. Mariée à un Suisse allemand, je ne supporte pas qu'on dise du mal de ma contrée d'adoption. Surtout quand on ne se donne aucun mal pour essayer de s'intéresser au pays, à la langue qui s'y parle, à ses habitants. J'en connais quelques-uns qui rejettent tout en bloc, et qui, à peine arrivés, plient bagage, invoquant l'incompréhension réciproque. Moi, je me garde bien de les juger, ayant la chance d'avoir un mari ouvert, des enfants bilingues bien intégrés, des collègues et des voisins charmants. Si on n'a personne à qui parler, c'est sûrement différent. J'apprécie la qualité de la vie à Berne, les transports publics dans lesquels on trouve presque toujours une place assise, les baignades l'été dans l'Aar et les lacs tout proches, les montagnes à moins d'une heure, le riche programme culturel des diverses associations francophones, la qualité des pièces proposées tous les mois en français au Stadttheater...

Cependant, s'il y a une chose qui me manque parfois, c'est bien la spontanéité d'un échange. Ah, le plaisir de lancer une parole en l'air sans pour autant être tout de suite dévisagée d'un air choqué (qu'est-ce qu'elle a, celle-là, elle déraile ou quoi?), craintif (est-elle dangereuse, faut-il appeler la police?) ou carrément soupçonneux (que me vaut le sourire de cette étrangère? qu'est-ce qui la meut? qu'est-ce qu'elle me veut?). Mon terrain d'action privilégié, ce sont les files d'attente. Pour tromper l'ennui, rien de tel qu'échanger un petit mot avec un voisin d'infortune. Ainsi, en attendant de passer à la caisse, chez Migros, j'observe la composition des paniers. Parfois je me risque à un: «Mmm, ça m'a l'air bon, ça. C'est quoi?» J'aurais demandé à cette dame si elle se lavait tous les matins l'entrejambe qu'elle ne m'aurait pas toisée d'un air plus scandalisé. Osez resserrer de dix centimètres l'espace que s'est alloué, pour poser sa baguette de pain sur le tapis roulant, le client qui vous précède et vous verrez comme il vous fusillera du regard! «Gottfried stutz, wasch machet tir da?» («Bon sang, qu'est-ce que vous faites là») Évidemment, si vous faites la queue devant un cinéma ou un théâtre, il y a de fortes chances pour que le ton soit différent. Dans 99,9 % des cas, on s'efforcera de vous répondre aimablement. Exemple récent, à propos du film *Les Intouchables*. Je m'enquiers: «Dieser Film ist wohl über einen Handikapper, oder?» On me répond posément et très distinctement (au cas où je n'aurais pas «toutes les tasses dans le placard») que ce film n'a rien à voir avec le sport, mais que c'est l'histoire d'un «Behinderter» («handicapé»). Quand je réalise ma méprise, je pars d'un franc éclat de rire... et me sens bien seule. A-t-on aussi idée de se moquer de soi? Wie peinlich

(«embarrassant»)! La seule et unique fois où j'ai, sans le vouloir, rallié les rires à l'unanimité, c'est lorsque j'ai demandé à un type qui sortait du camping d'Eichholz et qui faisait la queue comme moi au kiosque du coin, s'il avait passé la nuit sous sa tente, ce qui donnait, dans mon allemand écorché : «Haben Sie unter ihrer Tante geschlafen («avez-vous dormi sous votre tante»)?¹ ». La question était si insolite et déplacée que toute la boutique se tenait les côtes. Mais là, j'ai eu l'impression qu'on s'était, à juste titre, moqué de moi. Mais après tout, peu importait : j'avais réussi à établir le contact, oder ?

1. Sachant par ailleurs que *mit jemandem schlafen* signifie «coucher avec quelqu'un».

WISCHIWASCHI¹

L EST UNE PRATIQUE pleine de bon sens, économique autant qu'écologique, à l'enseigne de la Suisse, qui surprend l'étranger ayant choisi de vivre en copropriété dans ce pays. Je veux parler de la communauté de buanderie, établie au sous-sol de chaque bâtiment. On vient d'arriver, on n'a pas forcément la place dans sa cuisine ou sa salle de bains pour son ancienne machine à laver, on ne s'est pas encore équipé d'un sèche-linge, lui aussi encombrant, on ne se voit pas pendre ses lessives au-dessus de la baignoire. Alors on se dit pourquoi pas et on décide de s'inscrire pour quelques heures de lessive hebdomadaire dans le Grand Livre Communautaire des Lessives.

Jusque-là, pas de problème, alles klar; procédé un peu contraignant, certes, car il suppose une bonne maîtrise de son emploi du temps, mais enfin, das ist in Ordnung, le linge sale, à défaut de le laver en famille, on a l'habitude de savoir à peu près quand sa corbeille déborde. Le cahier n'offre que peu d'opportunités. Les habitués se

1. Déclarations vaseuses, jeu de mots avec *waschen* signifiant «laver».

sont inscrits pour les deux prochains mois, chaque famille (une quinzaine dans mon immeuble) s'octroie quelque trois à quatre lessives par semaine et les célibataires se réservent les soirées. Ça y est, j'ai trouvé, ce sera de 17 à 19 heures mardi prochain et, pendant que j'y suis, les sept mardis suivants à la même heure, puisque les tranches horaires sont disponibles.

Enfin le jour du grand blanc arrive. En chantonnant, je descends un sac lourd de l'odeur des miens ; je l'étreins avec amour, auquel se mêle quand même un peu de ressentiment, rapport à la corvée. Guidée par une odeur de linge propre, exquise celle-là (elle engendre sur moi des effets physiologiques si remarquables que je m'étonne qu'aucun parfumeur ne l'ait encore commercialisée), j'arrive dans la pièce à la fraîcheur aussi ravigotante qu'une baignade dans l'Aar. Je dépose mon fardeau le temps de trouver l'interrupteur. Et là, stupeur, je découvre que la machine marche à plein régime et qu'une lessive de sous-vêtements est déjà suspendue. Je me précipite sur le cahier où je m'étais inscrite. Mon nom n'y figure plus, on l'a gommé et remplacé par une signature alambiquée. Mon sang ne fait qu'un tour. En voilà des façons de traiter les nouveaux arrivants ! J'arrête la machine, heureusement dans sa phase d'essorage, en sors illico les vêtements dégoulinants, les balance dans une corbeille qui par chance se trouve là, puis enfourne ma propre lessive. Ensuite, je décide de monter la garde, comme au temps des laveries automatiques de ma vie estudiantine, en compagnie d'un livre.

Au bout de trois quarts d'heure se pointe une jeune femme pomponnée, bien sous tous rapports. Dès qu'elle m'aperçoit, ses pommettes rosissent. Évitant mon regard,

elle salue indistinctement le lavabo, fixe bizarrement la corbeille puis, baragouinant quelque chose dans un dialecte qui m'est à la fois si familier et si étranger, déguerpit sans demander son reste.

Maintenant qu'elle sait que je sais qui s'est ainsi comporté de façon si discourtoise, j'espère qu'elle n'osera plus récidiver. À moi les 5 à 7 du mardi !